



Objets sacralisés

→ **Domaines** Arts du quotidien / Arts du visuel

→ **Thèmes** Arts, créations, cultures / Arts, mythes, et religions / Arts, techniques, expressions

→ **Contexte historique**

L'Eglise face à un monde nouveau

Au XIX^{ème} siècle, la révolution industrielle et l'urbanisation entraînent un déclin de la pratique religieuse. Si celle-ci reste forte dans les campagnes, elle diminue rapidement dans les villes où le prolétariat exploité trouve peu de soutien de la part de l'Eglise.

Par ailleurs, le mouvement des idées qui caractérise la société industrielle place les Eglises en position difficile. Dès le milieu du XIX^{ème} siècle, le Positivisme affirme le triomphe de la science comme religion de l'avenir. D'importantes découvertes en géologie et en paléontologie ainsi que les théories de Darwin sur l'origine des espèces et la critique historique remettent en question l'enseignement traditionnel de la Bible.

Au plan politique, les idées issues de la Révolution française (démocratie, libéralisme, laïcité) s'opposent aux notions de théocratie, de religion d'état et de droit divin. La rupture définitive entre la République laïque et anticléricale et l'Eglise catholique intervient de façon inéluctable en 1905 avec la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat qui renvoie la religion au domaine privé.

Pourtant, lorsque la guerre éclate, le clergé français se montre présent. Les religieux expulsés reviennent en France accomplir leur devoir patriotique et ce sont près de 25 000 prêtres, citoyens comme les autres au regard de la loi, qui sont mobilisés comme infirmiers, aumôniers ou encore simples combattants. Avant de partir au front, en août 1914, les régiments sont souvent bénis par les évêques, comme à Lourdes où les escadrons de hussards demandent aux ministres du culte de bénir leur épée.

Par ailleurs, cette guerre est perçue comme juste car l'ennemi national est aussi un ennemi de la vraie foi : les Allemands, majoritairement luthériens, sont vus comme des adorateurs d'un dieu germanique, de puissance et de destruction, sorte d'idole païenne que le christianisme n'a pas réussi à déboulonner complètement. La Vierge elle-même soutient les Français : c'est la France qu'elle a choisi pour ses apparitions de la Salette (1846) ou encore de Lourdes (1858). Mais c'est Jeanne D'Arc qui, de 1914 à 1918 est la préférée des Français en guerre, parce que cette figure allie patriotisme et religion. Les Allemands, du reste, l'ont bien compris, eux qui font retirer les statues de Jeanne d'Arc des églises de la France occupée, par peur d'un culte trop patriotique.

En des temps où la guerre a provoqué une crise des valeurs morales, cette combinaison du nationalisme à la religion a le grand avantage de rassurer les contemporains et de reconforter les inquiets : si Dieu est du côté des Français, c'est donc que la victoire ne peut leur échapper.

Ce tournant national donné à la religion n'est pas propre à la France. Chacun utilise dieu à son profit pour se donner du courage et affirmer que son combat est juste : les Allemands gravent « Gott mit uns » (Dieu avec nous) sur leurs ceinturons, les Russes partent au front derrière des popes et des icônes et le sultan ottoman proclame la guerre sainte dans les colonies contre les chrétiens français et anglais. Il en résulte une Eglise déchirée, car il y a des catholiques dans les deux camps...

Pourtant, de cette période de turbulences, l'Eglise française en a tiré quelques conséquences positives, notamment son rapprochement d'avec l'Etat français. Ainsi en 1916, la question des relations diplomatiques avec le Vatican, rompues depuis la loi de 1905, est remise à l'ordre du jour. La canonisation de Jeanne d'Arc en 1920 est perçue comme un geste de bonne volonté du Pape qui reconnaît comme sainte une femme porteuse d'un message religieux teinté de patriotisme. Le Parlement lui en est reconnaissant et rétablit les relations diplomatiques en 1921.

→ Les artistes et la religion

Les années d'avant guerre sont celles d'un intense renouvellement dans l'histoire de l'art occidental. Les grandes capitales européennes, Paris, Londres, Berlin, Moscou... deviennent les foyers créatifs d'artistes novateurs. Du Cubisme à l'Abstraction en passant par le Déconstructivisme, les échanges sont féconds. En ces temps de renouvellement, un certain nombre d'artistes d'avant-garde, dans un élan mystique, appellent de leurs vœux une guerre dont ils espèrent qu'elle serait à même d'entraîner l'humanité vers un monde plus pur et plus neuf, même s'ils redoutent une apocalypse déjà largement présente dans leurs œuvres.

Et Thomas Mann d'affirmer « Comment l'artiste, comment le soldat en l'artiste, n'aurait-il pas dû louer Dieu d'avoir fait effondrer un monde de paix dont il avait plus qu'assez ? La Guerre ! Nous la ressentions comme une purification, une libération, un espoir immense. » A l'extrême, l'engagement dans la guerre est un moment symbolique où le bien combat le mal. Le patriotisme devient fervent et sa représentation artistique acquiert une dimension mystique.

Les artistes en âge d'être mobilisés, Beckmann, Dix, Léger partent au front où ils trouvent dans le spectacle de la guerre une inspiration qui leur paraît d'abord prolonger leurs recherches antérieures et leur donne envie de tenter de représenter ce qu'ils perçoivent. Or dans ces temps de bouleversements, de barbarie humaine, la religiosité apparaît comme un pilier que chacun est prêt à défendre par la multiplication des représentations. Ainsi des milliers d'églises détruites sont souvent le sujet de peintures

Le traumatisme aussi de l'atteinte aux populations civiles, aux innocents devenus martyrs de la religion civique, constitue un thème récurrent dans les œuvres. Christopher Nevinson a peint un enfant mort, la face sur le pavé, sans aucune trace de l'ennemi. Le titre lui-même, « un Taube », veut dire « colombe » en allemand, comme un rappel de la victime innocente de la barbarie. L'artiste dit que « Dieu est absent des champs de bataille ». Il exprime cette idée à travers le vide de l'œuvre. Cette impression se retrouve également dans les soldats morts qu'il représente. D'autres trouvent dans la représentation de la compassion du Christ, de la Vierge ou des saints une échappatoire à leur angoisse. Rouault entreprend par exemple la série des Miserere, dont debout les morts et Schmidt-Rottluff demande à l'aide d'un christ gravé dont le front est marqué d'un 1918 « Christ ne vous est-il pas apparu ? ».

Les artistes mobilisés ont ainsi essayé de « tenir » comme tous leurs camarades en se raccrochant à une ferveur qui transpire dans leurs œuvres, reflet d'une culture nouvelle : la culture de guerre.

→ Biographie : Max Beckmann

Bien que n'étant pas à proprement parler religieux, Beckmann a très souvent réalisé des illustrations de la Bible. En 1911, dans une série de six lithographies représentant des scènes du Nouveau Testament, il a illustré la Passion de Jésus-Christ. Pendant la guerre, ces images continuent à nourrir son art. En 1914, il exécute ainsi les esquisses d'une Résurrection. Parmi les soldats abrités dans les tranchées, parmi les blessés qui y gisent, il recherche les motifs, gestes, postures qu'il pourrait inclure dans ses représentations religieuses. Sur cet aspect de sa recherche, les lettres de l'artiste nous apportent des informations. Le 11 mai 1915, il écrit : « tout est en train de sombrer, le temps et l'espace, et tout ce que je pense sans cesse c'est : comment peindre la tête du ressuscité sur les astres rouges dans le ciel de la fin du monde » (Max Beckmann, *Die Realität der Träume in dem bildern (la réalité des rêves dans les tableaux)*, Leipzig, 1987, p.44).

Durant la période qu'il passe à servir sur le front, il ne peut plus transposer les images de la religion dans le spectacle de la réalité. C'est seulement après guerre qu'il achève l'eau-forte la « Descente de croix » (« Kreuzabnahme »), 1918 et la lithographie « Le martyr », 1919, toutes deux étroitement liées à ce qu'il a vécu sur le front.

« **Descente de croix** » est une eau-forte, tirée de la série intitulée « visions ». Un Christ décharné occupe toute la largeur et la hauteur de l'image. Son corps à l'oblique est retenu par deux personnages sur la droite. En bas à gauche, deux femmes agenouillées, aux traits simples, pleurent la mort du Christ. Ces deux femmes sont en fait la Vierge et Marie-Madeleine. A l'arrière plan, une échelle est appuyée sur la croix. Les obliques de cet objet participent au jeu des nombreuses lignes de force dont les directions sont multiples. Elles confèrent à l'ensemble un mouvement qui nous apparaît désordonné. La technique de l'eau-forte permet un traitement de la scène au moyen de lignes fines, tranchantes et donne à l'œuvre une dimension très expressive.

Dans la lithographie « **Le martyr** » de 1919 appartenant à la série « l'enfer », les lignes, les formes s'entrechoquent dans un désordre exacerbé qui vient renforcer la violence subie par le personnage principal. Le corps de celui-ci forme une croix occupant une très grande partie de l'espace. Il s'agit encore une fois, d'une allusion à la crucifixion du Christ.



La descente de croix (1918), de la série « Visions »

→ Analyse d'œuvres

Nécessaire à couture



→ *Fabrication artisanale en feutre. Provenance : Allemagne.*

Les liens entre l'arrière et le front passent par les croyances partagées. « Dieu est de notre côté » dit-on, croit-on, chez les belligérants. Pour cette sœur, cette fiancée, cette femme ou cette mère de soldat allemand, « Gott mit uns », « dieu avec toi ».

Elle a brodé avec amour et ferveur cette croix rouge propitiatoire sur un nécessaire à couture fabriqué par ses soins : du fil, des aiguilles, quelques boutons, pour des réparations de première urgence sur des uniformes rapidement usés par les conditions du front. Cet objet tout de tendresse dit combien on a peur pour le soldat, combien on sait qu'il doit être protégé par tous les moyens : la force d'un Dieu tout puissant mais dont il vaut mieux cependant attirer des faveurs particulières, les efforts humanitaires et caritatifs du Comité international de la Croix-Rouge dont tous les belligérants avaient signé les premières conventions – même s'ils ne les respectaient guère – l'amour des siens enfin et surtout.

Crucifix fabriqué dans une tranchée



→ *Artisanat de tranchée, crucifix fondu dans un éclat d'obus. Hauteur : 48 cm. Largeur : 25 cm. Provenance : France.*

Pour de nombreux chrétiens, la guerre est une Passion. Dans les attaques, dans les tranchées, les soldats portent leur croix, tombent, se relèvent. Au bout, le sacrifice de leur vie, fait d'autant plus volontiers que ce chemin de croix est vu comme une grâce. A souffrir dans l'imitation du Christ, on ne peut qu'espérer la résurrection. Ce crucifix a été « bricolé » à partir de différents matériaux militaires : les armes fabriquées pour donner la mort deviennent le bois de la croix. Sur le cuivre de la croix, un christ extrêmement bien poli, au style médiéval étudié, est fixé. On a ainsi un contraste entre l'aspect de la croix, lieu de la mort physique, de la souffrance, et le corps lisse, parfait, du Christ. Le soldat mort ne doit pas être imaginé déchiqueté, sanglant, mais dans la calme beauté du Paradis. D'où le matériau extrêmement travaillé du socle, et la signature précise du soldat : la géographie des lieux a bien son importance, il s'agit de nouveaux Golgothas. On peut se demander si les balles sont de fabrication allemande ; elles prendraient alors un aspect de trophée. L'arme de l'ennemi n'a pas servi à tuer un frère, on se la réapproprie. Ou bien sont-elles françaises ? En ce cas, fabriquées par une des « munitionnettes », par un des ouvriers de l'arrière, elles viennent renforcer encore les liens entre civils et civils en uniforme, les soldats, via la ferveur de guerre.

Robe de veuve



→ *Toilette complète de deuil de Mme Bradford. Manteau, voile, jupe, chapeau, chaussures. En soie, taffetas et cuir. Provenance : Grande-Bretagne.*

Les millions de morts ne sont pas les chiffres abstraits de statistiques livresques. Le noir, couleur du deuil, remplit peu à peu l'espace public et privé. Voile des veuves et des mères, brassards des anciens compagnons de travail ou d'étude, papier à lettres à liseré noir que certains parents utilisent jusqu'à leur propre mort dans les années trente. Cette mère britannique avait trois fils. Elle les a perdus tous les trois à la guerre. On peut évoquer ici les images du film *La Grande Illusion* (1937), où la jeune paysanne allemande qui recueille les évadés français imaginés par Jean Renoir leur présente par photographie interposée les membres masculins de sa famille : ils ont désormais pour elle pris les noms des batailles où ils sont morts : Verdun, Tannenberg, Charleroi, Liège.

Prolongements...

→ Entre religion et mémoire

→ Dans les environs du musée

Le monument aux morts de Péronne, un monument atypique

Pour la génération perdue, on a Les différents belligérants s'acharnent à enterrer leurs morts, le plus vite possible, et souvent tellement près de la ligne de front que les cimetières de fortune redeviennent rapidement champ de bataille. Il y a bien la nécessité de l'hygiène, mais les urgences spirituelles sont tout aussi prégnantes. Prier pour un mort, lui délimiter une tombe, c'est la continuation de lutte pour la vie, pour la culture, face au « chantier de la mort » (Paul Cazin).

La croix unit donc tous les combattants, alliés et ennemis, chrétiens ou non. Les croix de bois sont devenues non seulement le symbole de la mort mais le symbole de la mort dans la Grande Guerre et bientôt celui de la guerre elle-même. Si ce n'était pas le Christ que l'on alignait ainsi tout au long des champs de bataille, c'était bien lui aussi, par imitation symbolique, et cela chez tous les belligérants. La preuve que le symbole de la Passion est bien celui de la mort chrétienne c'est l'effort fait partout pour respecter les confessions juive et musulmane quand on en avait connaissance, aussi bien pendant la guerre que lors de la mise en place des cimetières militaires dans les années vingt.

Les différents belligérants organisèrent leurs espaces sacrés en suivant des règles très reconnaissables. D'une part la couleur des stèles sépare vainqueurs et vaincus, d'autre part les cimetières sont conçus selon des caractéristiques nationales, on « nationalise » les morts. Quelle que soit la forme de la stèle retenue, tous les vainqueurs la fabriquent en pierre blanche, en ciment, en bois peint en blanc : la victoire est couleur de lumière. En revanche, on impose le noir aux vaincus, tombes de pierre grise, de bois ou de métal, peintes en noir.

L'uniformité apparente de tous les cimetières militaires cache cette différence essentielle : aux morts des vainqueurs, disparus pour le droit, la couleur de la pureté, à ceux des vaincus le rappel de la noirceur de leurs objectifs.



→ L'objet des réserves

Valise-autel

Valise contenant un autel pliable, un crucifix, deux bougeoirs, un ciboire, une boîte. Carton, jute, bois, fer, cuir. Longueur : 53,5 cm. Largeur : 31,5 cm. Hauteur : 24 cm. Poids : 6 kg.

Les différents aumôniers tentent de respecter et de faire respecter au front les rythmes liturgiques. Les samedis, les dimanches, Noël, Pâques, Kippour, Passover, pourtant ne sont que rarement des jours sans obligations militaires voire sans attaques. La guerre se joue du calendrier, fût-il celui des hommes de foi. Alors, les hommes de foi s'adaptent à la guerre, puisque l'inverse n'est pas possible.

Cette valise-autel de tranchée d'un aumônier catholique montre combien l'Eglise s'était penchée sur les besoins spirituels du temps. Les textes de la messe en latin sont reproduits, en particulier ceux de la messe des défunts. Les aumôniers tiennent à ce que les hommes puissent communier en viatique : les soldats, même au repos, ne pouvaient guère communier dans les règles, or ils étaient appelés en première ligne, donc à la mort, à tout moment. Au centre du document, on peut lire « hoc est enim corpus meum ».

Ces aumôniers « soucieux de sauver ces milliers d'âmes sur le point de paraître devant Dieu » peuvent-ils être mis en parallèle avec les officiers qui tenaient à ce que leurs hommes « signalés en danger de mort » soient décorés par une procédure accélérée ? Tous communiaient en cette ferveur patriotique et-ou religieuse.



→ Et dans d'autres disciplines

En histoire

Thèmes : Religion et Culture / les faits religieux
« Croire », Annette Becker

En arts plastiques

Marc Chagall